

Un monde d'églises et de pierre

Il y avait ces trois sites religieux, la chapelle Colleoni, le Dôme et la basilique de Santa Maria Maggiore. Il nous avait été longtemps difficile de nous y retrouver entre ces différents édifices de par leur proximité immédiate. D'autre part, toujours à les voir, une question importante nous venait à l'esprit, que nous croyions n'avoir jamais été posée dans aucun des ouvrages consacrés à leur histoire : comment l'homme occidental, qui n'adorait qu'un seul dieu, en était-il arrivé à construire autant d'églises en un lieu si restreint ? Il y a là un mystère que nous n'arrivons pas à résoudre, comme aussi celui de la propension de l'humain, en tout temps de son histoire, à déplacer autant de pierres et de cailloux pour construire.

L'histoire est obscure. L'homme incompréhensible. Avec la peine immense de ceux que l'on commande, et auxquels on ne donne que juste ce qu'il faut pour qu'ils puissent travailler, encore et encore, donc on construit. On vit quelques décennies dans une paix relative, et puis des armées, brûlent et démolissent. Ce qui nécessite de reconstruire encore, de déplacer à nouveau des milliers de tonnes de cailloux qui ont été retaillés, réentassés, réajustés, quand il n'a pas fallu s'en aller encore et toujours aux carrières traditionnelles pour extraire le double ou le triple de pierres. Et cela de toute éternité. On charrie, on construit, on détruit. Et cette manie, qui ne tient aucun compte de la peine inouïe des travailleurs de l'ombre, constitue son histoire, et celle plus perceptible encore, de l'architecture.

Nos trois bâtisses n'échappent pas à ce constat. Un véritable monde de pierre. Des façades immenses entre lesquelles tu glisses ta silhouette passante, admiratif, fasciné, interrogatif. Les photos qui suivent témoignent de ce monde quasiment minéral vu de l'extérieur. De l'incroyable maîtrise des tailleurs de pierre d'autrefois. Mais aussi de l'extraordinaire connaissance et culture des architectes de l'époque. Car tout cela, c'est une certitude élémentaire, se devait d'être pensé et correspondait de manière exacte à ce que l'on attendait d'une construction religieuse, de ce qui devait se faire pour rendre grâce à Dieu avec plus de force encore, mais aussi probablement pour en recevoir les mille bénédictions divines en ces temps de misère où l'on mourrait plus souvent qu'à son tour, massacré dans quelque guerre à répétition, ratiboisé dans ces terribles épidémies de peste, ou encore oublié du reste du monde dans son cachot humide ou roué vif sur une place publique quelconque. Ainsi ne s'en allait-on que rarement paisible dans son lit et rassasié de jours au point que la mort n'est plus qu'une simple formalité administrative.

Ces pierres vous fascinent non seulement dans leur entassement prodigieux, dans la complexité de leur mise en place, dans l'harmonie des formes qu'elles constituent, jeux d'ombre et de lumière incessants, mais aussi par leurs couleurs. Les gris-verts de la molasse, parfois presque noirs, tout soudain un peu jaunes, brun avec toutes les nuances possibles, un peu de bleu par-ci par-là semble-t-il.

Teintes diverses se mélangeant en un tout, puzzle géant dont la contemplation vous transporte, effets divers, profonds comme une grande et vraie musique. On resterait des heures à regarder cette matière, à l'origine simple bans rocheux constituant des montagnes ou un sous-sol quelconque, qui finit par vous apparaître vivante, douée de facultés étranges, et d'autant plus émouvante qu'il y a des siècles que l'homme peut la voir ainsi transposée sur cette place et qu'il tente de la comprendre. Ce qu'il n'arrivera hélas jamais à faire. Alors on passe et puis l'on oublie, laissant à d'autres rêveurs se poser les mêmes questions auxquelles, on le suppose, pas plus que nous, ils ne trouveront les réponses.

Tout cela est fascinant. Plus que cela, magique, musical, presque voluptueux. A la limite on voudrait toucher autant que voir.

La plus belle image de ce monde de pierre, que nous nous autorisons aujourd'hui à reproduire, figure dans l'ouvrage : Terra di Bergamo, terzo volume, 1969, dont le texte est de Luigi Chiodi et le photographe Pepi Merisio¹. C'est même cette photo précisément, qui nous a invité à revoir une fois encore les lieux pour retrouver avec exactitude le point où s'était tenu le photographe pour prendre cet extraordinaire cliché. Manque de préparation, l'ouvrage était resté à domicile et nous n'avions plus en mémoire les détails du cliché. En conséquence nous avons une fois encore passé à côté, avec cette frustration immense de ce que l'on n'a beaucoup rêvé et qu'au final l'on n'a pas vu !

Retourne une fois encore à Bergame qui ne te livrera tous ses secrets qu'après que tu aies passé dans chacune de ses petites rues et que tu aies autant regardé vers le ciel que les pavés du sol, ils sont si beaux quand ils luisent sous la pluie, ou que les façades des maisons.

Et pour finir rendons hommage ici en passant à ce photographe génial dont les ouvrages ne figurent pas souvent dans les bibliographies actuelles. Peut-être plane-t-il trop haut pour que l'on s'intéresse en priorité à son œuvre magnifique, ou que celle-ci n'entre pas dans le domaine purement historique, chargée de trop d'émotion et de trop de poésie ?

¹ Pepi Merisio, né en 1931, n'est en fait pas du tout oublié ni mis de côté. Il figure même parmi les plus grands photographes actuels. Son œuvre est immense, sa bibliographie impressionnante. Terra di Bergamo, en trois volumes, est sauf erreur le premier ouvrage illustré par ses soins, en 1969.



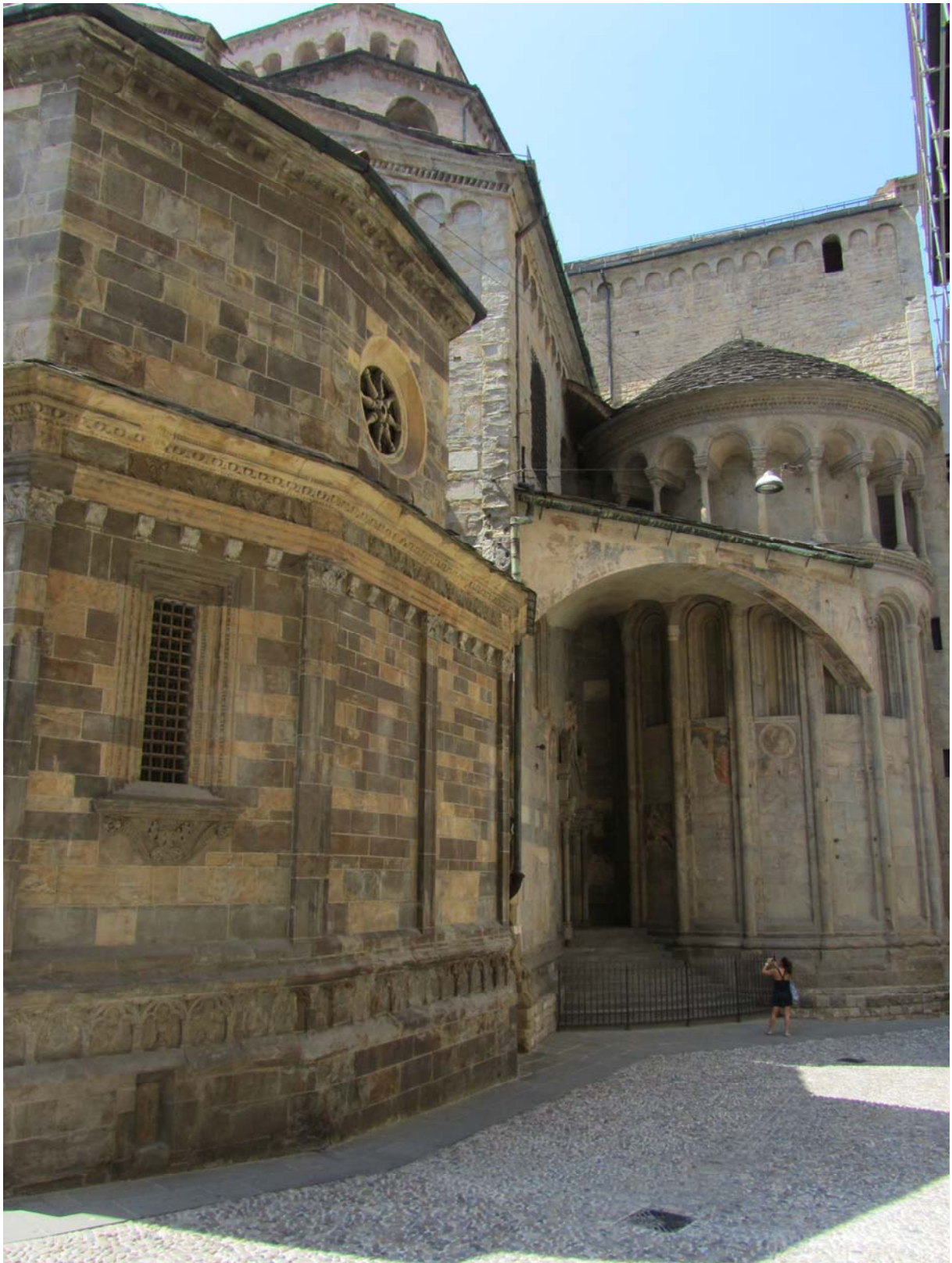
Toutes les photos ci-dessous concernent Santa Maria Maggiore dont nous n'avons pourtant fait qu'à peine la moitié du tour !



L'ensemble des pierres était autrefois, tout au moins en cette partie de l'édifice, couvert de plâtre sur lequel figuraient des fresques. Les plâtres s'en sont allés, rongés par le temps et les intempéries, les fresques ont disparu



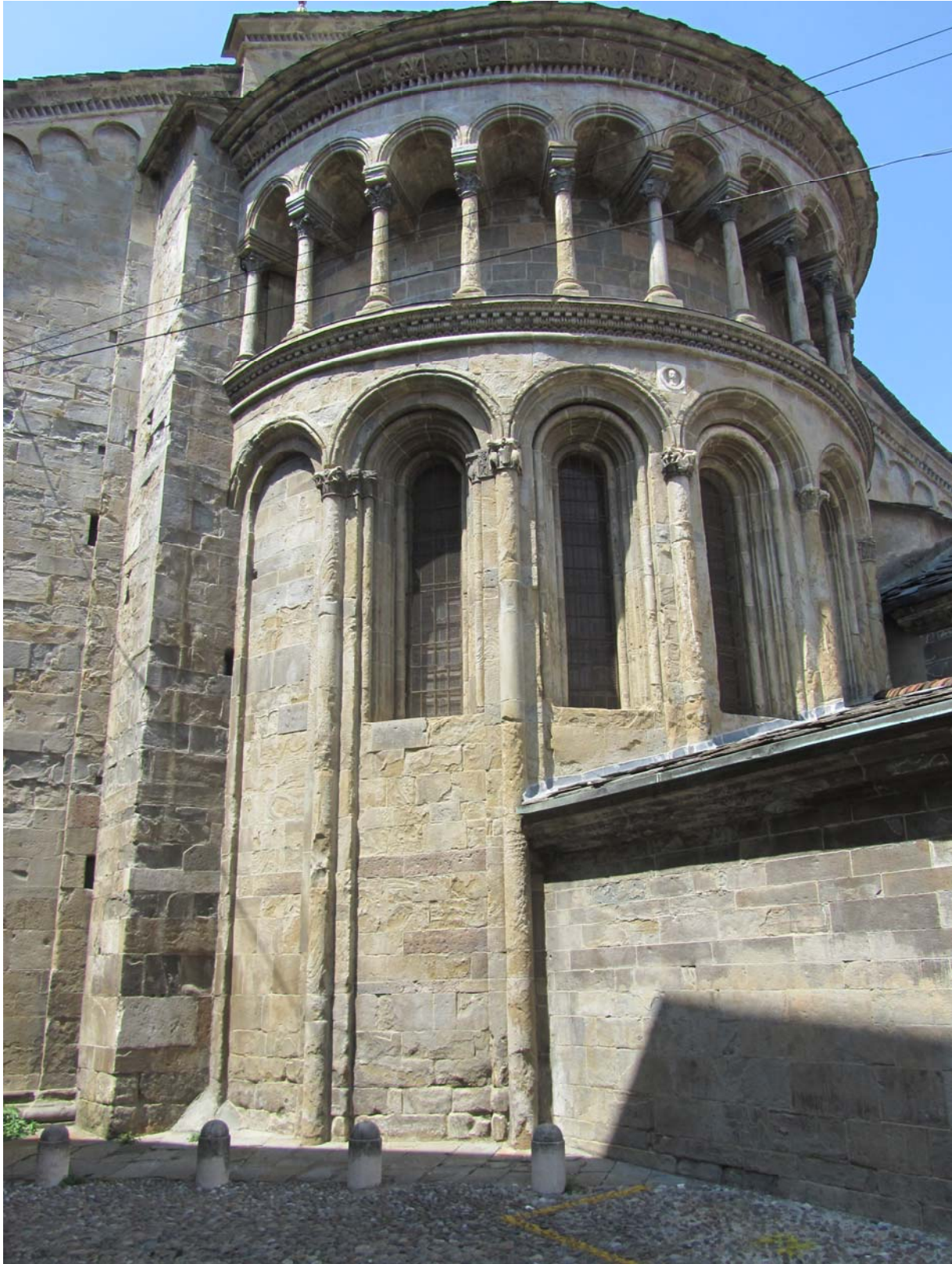
















L'angle visible ici de Santa Maria Maggiore est celui que l'on retrouve sur la photo de Pepi Merisio. On découvre à sa gauche le toit du petit temple de Santa Croce qui figure tout à gauche de la même photo. En fait l'ensemble de Santa Maria Maggiore est beaucoup plus impressionnant, beaucoup plus important que tout ce que l'on avait cru jusqu'alors. C'est même là un monde de pierre dont la fascination n'a pas de limites ! Pour ce qui est de toute cette série de photos, il faut reconnaître que le trop de soleil n'a permis qu'une approche modeste, avec beaucoup trop de zones d'ombre et une lumière souvent trop crue.



Photo Pepi Merisio. Comme elle figure sur une double page, sa reproduction offre un pli que nous avons tant bien que mal effacé.